



QUI DONC M' A TUÉ ?

Par Gérard HUBERT-RICHO

Et CAMAIËLLE

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancelrel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation** :

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHO

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

QUI DONC M'A TUÉ ?

Pour une fois, ce n'est pas l'assassin qui revient sur les lieux du crime... mais la victime !

DISTRIBUTION

Pascal Palizaud, la victime (la cinquantaine)
Madame le commissaire, Justine Jamain
L'inspecteur de police, Sylvain Pademail
La secrétaire de direction, Virginie Lévi-Dance
Madame Luciane Palizaud
Le cousin Marquignon
La directrice de l'export, Viviane Lherbier
Le fils Palizaud, Vivien (25- 30 ans)
La fille Palizaud, Venise (23- 28 ans)
Le chauffeur, Maximilien dit Max

DÉCOR

Un vaste bureau directorial légèrement de biais vers le jardin et presque de face au public. Juste derrière, une baie vitrée. Deux fauteuils visiteurs sont disposés en vis-à-vis. Un casier à documents, un mini bar, une grande plante verte. Un meuble avec télé et magnétoscope (pas nécessairement visible). À l'opposé une petite table avec une chaise.

Deux autres chaises (+ deux en réserve), quelques éléments au choix, un tableau...

La porte de communication avec la secrétaire est au jardin.

La porte latérale, au fond cour.

L'entrée principale : proscenium cour.

SINISTRE PRÉAMBULE 1

Musique d'ambiance assez sombre mais soft.

La pièce se déroule dans le bureau d'un homme d'affaire qu'on découvre dans la pénombre, sur fond de la large baie vitrée fermée. Ce patron est assis dans son fauteuil en cuir derrière une vaste table où se trouve disposé le matériel indispensable à tout vrai chef d'entreprise : dossiers (l'un, très gros, se trouve calé contre le pied du bureau, côté cour), téléphone fixe, boîte de cigares, stylos, ordinateur portable, smartphone, une lampe de bureau design, un verre à whisky presque vide à mai gauche (la bouteille est posée sur le minibar, près d'un autre verre, vide)...

Soir d'hiver plombé, la nuit tombe doucement. L'homme travaille encore. Il se redresse, fatigué, consulte sa montre, réalise qu'il ne voit plus très clair. Il allume sa lampe de bureau, mais ébloui, l'éteint aussitôt. Il se penche en avant, ouvre son smartphone, l'allume (seule lumière tandis qu'on y voit de moins en moins). Il tapote faisant tourner son fauteuil...

La musique s'intensifie un peu.

Une ombre subreptice survient par la coulisse du fond, courbée, se glisse en silence, passe derrière l'homme accaparé par le SMS qu'il écrit. Celui-ci se cambre brusquement : « Qu'est-ce... ». La musique enfle, pulse, la nuit s'est imposée. La porte principale s'ouvre. Alertée, la silhouette disparaît en se laissant couler au sol.

Surgit alors par l'avant-scène (côté cour) une autre forme humaine. Visage contracté, le patron qui avait machinalement saisi son verre (main gauche) pour en vider la dernière goutte, dodeline. Il le repose un peu violemment en discernant l'apparition par-dessus son épaule gauche. Quatre détonations.

Il pousse un cri, se cabre, s'écroule dans son fauteuil.

L'assassin s'approche du bureau, projette un objet par la fenêtre, disparaît par où il est venu.

Final fort de la musique, silence brutal. Le smartphone s'éteint de lui-même.

Par la coulisse côté jardin, survient une jeune femme. Elle s'approche de la table de travail, recule, disparaît, sans un cri, sans un mot.

(NOIR complet)

SINISTRE PRÉAMBULE 2

Après une courte musique d'un style tout à fait différent : des sirènes de police, des bruits de moteurs, des claquements de portières.

Pleins feux brutal sur scène.

Entrent les policiers, madame le commissaire et son inspecteur, des flics, la police scientifique en peau de saucisson blanche, valises métalliques et masque sur le visage (figurants grimés qui deviendront acteurs si nécessaire, sauf les deux premiers). Paroles inaudibles sur une nouvelle musique, entrecoupée de sirènes de police et d'ambulance. On s'active, on photographie, on relève les indices, les empreintes... On évacue le cadavre sur une civière.

Les lumières baissent sur la scène qui se poursuit au-delà de l'obscurité.

(Le dossier à sangle, posé contre le pied du bureau, est glissé dans un tiroir ou emporté en coulisse)

(NOIR)

ACTE I SCÈNE PREMIÈRE

La victime

(Une sorte d'aurore boréale verte préfigure le pleins feux. Revenu à sa place dans son fauteuil [comme par enchantement] et dans la même position [avec deux taches de sang sur la chemise], la victime se redresse lentement tandis que s'éclaire la scène. L'homme regarde autour de lui, surpris, reprend possession des lieux comme après un malaise subit. Il se lève sans hâte, contourne le bureau en laissant sa main glisser sur le plateau et s'étaye de la cuisse. Il hoche la tête, l'air fataliste. Au public :)

Non, il ne s'agit pas de mon corps physique. Vous l'avez vu emporté par les ambulanciers, il n'est plus, hélas, en bon état de fonctionnement ; mais n'ayez aucune crainte, je ne me vengerai pas sur vous.

Qu'on me nomme comme on voudra, je n'ai pas de préférence : apparence, ectoplasme, spectre, égrégore, revenant... Je hante les lieux du crime. Le mien. Je m'appelais Pascal Palizaud, créateur de mon entreprise. Ça n'étonnera personne si je vous dis qu'il me plairait de savoir qui m'a tué. Ah ? Ça en surprend certains... si, si, j'ai entendu une réaction de ce côté... Parce que je ne me suis rendu compte de rien. Rien ! Tout s'est déroulé si vite...

J'ignore si je somnolais ou quoi, l'assassin, ou le meurtrier... —à définir— m'a pris par surprise, impossible de l'identifier...*(arpentant la scène comme les acteurs de stand up qui ignorent le terme « mise en scène »)* Vous connaissez la différence entre ces deux termes, n'est-ce pas?... Meurtrier, assassin. Vous me direz que le résultat est le même pour moi. Certes ! mais l'assassinat induit la préméditation... Oui, madame, on en apprend tous les jours !

Le tueur m'a flingué, ça, c'est une certitude : deux balles dans la peau, mais peu avant j'ai l'impression d'avoir ressenti une douleur vive sous l'épaule gauche. Étrange, non ? Comme s'il était venu préparer le terrain par derrière. Et ça, aucun enquêteur ne pourra le deviner. Alors, préméditation ?

Mais qui et pourquoi ?

Je n'ai qu'une confiance toute relative dans la police criminelle, même si elle a enregistré de notables progrès depuis quelques années. Si bien que j'ai préféré revenir mener ma petite enquête personnelle. D'autant que la police ne me transmettra ni le rapport d'autopsie ni les conclusions de l'enquête.

Tenez, en attendant l'arrivée des poulets, je m'offrirais volontiers un petit remontant... *(Il ricane)* Façon de parler, bien sûr. Je détiens dans ce bar un whisky d'Écosse sans âge... Oui, « comme moi désormais ». *(Il se rapproche du bord de scène)* Qui a dit ça ? Merci monsieur pour cette touche d'humour. Malt, 47°, un whisky à ... *(tend l'oreille vers le public, désigne une personne)* Oui, madame, je vous ai entendu : à réveiller un mort. Merci... Malheureusement, je crains que cet élixir ne soit pas assez puissant.

(Il tente d'ouvrir la petite porte du bar n'y parvient pas. Il mime qu'il se verse une belle rasade dans un verre imaginaire qu'il lève en direction de la spectatrice)

À la vôtre, madame.

(Il boit, déguste, claque de la langue, contemple son verre fictif. À la même personne :)

Un délice. Vous m'avez l'air fort sympathique *(s'approche un peu du bord de scène)*. Heu... Cet homme près de vous, ne me dites pas que c'est votre époux, je ne le croirais pas. Vous pouvez vous libérer à la fin de la séance ? *(Clin d'œil coquin. Il se redresse, s'écarte, jette un regard en coulisse)*

Ah ! j'entends du bruit. Ne seraient-ce pas nos chaussures à clous et nos scientifiques en combinaisons spatiales qui sont de retour ?

(Il revient au public)

Ça ne vous dérange pas si je reste dans les parages ?... Merci. Je ne troublerai pas leur examen, ils ne peuvent pas me voir. Pour plusieurs raisons et la plus logique, c'est que je me trouve à la morgue. Leurs collègues m'ont déjà reniflé sur toutes les coutures. On ne peut pas reprocher aux flics d'être cartésiens, n'est-ce pas ?

La petite commissaire, à qui a été confiée l'enquête, devrait être de retour pour un complément d'information. Oui, ils ont tenu leur conseil de guerre dans notre salle de conférence afin de ne pas polluer la scène de l'assassinat... Ce ne peut être que cela, j'en suis convaincu.

Bon, je vous ai assez tenu le crachoir pour meubler un peu. Je ne vous ai pas trouvés très bavards, outre les deux interventions... Continuez. (*Il s'écarte*) Je me rends discret et leur laisse la parole.

SCÈNE 2

La victime, le commissaire, l'inspecteur

(Entrée de la commissaire et de son inspecteur)

COMMISSAIRE : Bon, ça y est, ils ont fini d'explorer le moindre recoin à la loupe... Vous avez convoqué toutes les personnes de l'entourage de la victime et celles qui se trouvaient sur le site ?

INSPECTEUR : Tout à fait, commissaire, je les ai introduites, au fur et à mesure de leurs arrivées dans des pièces différentes afin qu'ils ne puissent communiquer ; et sous bonne surveillance.

COMMISSAIRE : Très bien. Je vais m'en occuper. Vous avez le rapport à chaud —si je puis dire— du légiste ?

INSPECTEUR (*lui tend une chemise cartonnée*) : Le voici.

COMMISSAIRE : Merci...

(Elle y jette un coup d'œil en diagonale. La victime s'approche subrepticement, regarde par-dessus son épaule. Intuition féminine, devine-t-elle une présence, elle redresse la tête, puis referme le dossier et le rend à son adjoint. La victime un peu déçue retourne s'isoler)

Nous verrons les détails avec le rapport complet d'autopsie. Il nous éclairera peut-être un peu plus.

(La victime grimace, secoue la tête d'une épaule à l'autre comme s'il n'appréciait pas cette visite de ses intérieurs)

INSPECTEUR : En effet. Tout ce dont on peut être sûr à l'heure actuelle, c'est qu'il s'agit d'un homicide.

COMMISSAIRE : Un assassinat, même, ça sent la préméditation.

VICTIME (*au public*) : Je vous l'avais dit !

COMMISSAIRE : Deux balles thorax-abdomen, à bout portant. Je serais étonné que notre homme, tel qu'il est parti les pieds devant, soit revenu sur les lieux de son crime pour avoir oublié la clef de sa somptueuse voiture.

VICTIME : Sans le savoir, commissaire, t'es pas tombée loin. Mais je n'ai qu'une Audi.

INSPECTEUR : C'était histoire de récapituler, commissaire.

COMMISSAIRE : Je plaisantais... (*découvrant le verre avec un fond ambré de liquide séché sur le bureau*) Dites. Ce verre, les gars du labo ne l'ont pas emporté pour relever les empreintes ?

INSPECTEUR : Ils l'ont fait sur place et m'ont dit qu'ils n'avaient trouvé que celle de la victime.

COMMISSAIRE : Je déteste les supputations et les déductions hâtives qui conduisent à des erreurs judiciaires, les « j'ai cru que », « j'ai pensé que ». Il y a un protocole complet à respecter, même si c'est un boulot inutile, la raison de la mort étant évidente. Mettez ça dans votre mouchoir...

INSPECTEUR : Pardon ?... Oh ! j'ai cru que vous plaisantiez en faisant une allusion à l'expression « mets ça dans ta poche avec ton mouchoir par-dessus » comme disait ma grand-mère.

COMMISSAIRE (*haussant les sourcils*) : Je veux qu'on vérifie les empreintes et qu'on s'assure que le reste de liquide est bien du whisky, correspondant à la bouteille posée sur le minibar. Exécution.

INSPECTEUR : Tout de suite, madame...

(L'inspecteur obtempère)

VICTIME : Pointilleuse, elle a raison : ne rien laisser au hasard. Empreinte de la main gauche car j'ai l'habitude de déguster mon vieux whisky en écrivant de la droite, mais je confirme qu'il s'agit bien de mon verre.

INSPECTEUR : Ah !, j'allais oublier ceci. Ils l'ont trouvé près du bureau.

(Il tend un petit objet à sa supérieure)

COMMISSAIRE : Talon de femme cassé, section assez large de quelqu'un qui a les pieds sur terre. On verra... (*elle l'empoche*) Sylvain, introduisez le premier témoin.

INSPECTEUR : Ici, dans le bureau de... Je croyais que...

COMMISSAIRE : Ne supposez plus, ne croyez plus ; c'est moi, commissaire délégué aux affaires épineuses qui décide avec l'aval du juge, vous l'avez entendu. Il subodore du lourd. Pascal Palizaud était un personnage influent sur la commune et au-delà. Tous les indices ont été relevés, enregistrés, photographiés, je peux donc disposer des lieux.

Méthode choc très personnelle, je veux constater les réactions de certaines personnes, à chaud, en découvrant le décor macabre. Il faut agir vite, devancer la rumeur. Les autres, je les entendrai dans la salle de conférence. D'abord, la secrétaire qui a découvert le corps.

INSPECTEUR : À vos ordres, commissaire.

(Il sort, le verre emballé en main. Le commissaire a substitué un autre fauteuil à celui de la victime et l'a poussé vers la coulisse. Elle s'assied au bureau, opère un tour d'horizon, commence à

Qui donc m'a tué ?

jeter un œil aux dossiers. Puis, elle va chercher le verre vide sur le minibar, le dépose à la place précise du précédent, dans le même « rond », fait semblant de boire de la main gauche, se permet une moue dubitative)

VICTIME (*s'avançant*) : Fouille dans les tiroirs pendant que tu y es, ma grande... Mais elle le fait !... (*Il vient au public*) Ma réaction est stupide, je le reconnais. Ce qu'ils contiennent ne m'appartient plus... Toutefois, il y a certaines petites choses que j'aurais aimé que l'on ne découvrit pas... Pas en public, du moins. Ça risque de faire jaser dans les chaumières, et la mémoire d'un chef d'entreprise en vue d'être un peu écornée. Bah !

(Au public)

On est bien d'accord, j'en ai plus rien à foutre... mais tout de même... Vis-à-vis de vous, cher public... Qu'on étale mes petits travers et mon jardin secret ne me ravit guère. Je sais, je n'y peux rien et je suis impuissant (*Il s'éloigne, se ravise*). Ce qui n'était pas le cas de mon vivant !... Vous m'excuserez...

(Le commissaire sort d'un tiroir et la pose sur le bureau : une boîte de préservatifs. Elle s'autorise des mines et hoche la tête)

COMMISSAIRE : Durex... Ça commence bien.

VICTIME : Qu'est-ce que je vous disais ! (*se retournant subitement*) Ah ! voilà ma chère secrétaire (*escortée de l'inspecteur*). Je me retire...

(Il va s'asseoir à l'écart)

SCÈNE 3

La victime, le commissaire, l'inspecteur, la secrétaire

(Le commissaire propose l'un des deux fauteuils et prend la place du mort tandis que l'inspecteur va s'asseoir à l'écart à une petite table pour prendre des notes)

COMMISSAIRE : Voulez-vous vous asseoir, je vous prie.

SECRÉTAIRE (*hésitant*) : Ici, dans... je ne sais pas si...

COMMISSAIRE : Oui, j'y tiens, si vous y consentez toutefois.

(La secrétaire prend place, croise les jambes, les décroise, serre les genoux)

Nous préférons vous rencontrer... *in situ*, pour évoquer votre patron, de femme à femme. Un détail pourrait vous revenir plus facilement. Je ne doute pas que vous soyez bouleversée... à plus d'un titre.

Qui donc m'a tué ?

SECRÉTAIRE (*se cabrant*) : Pardon ?

COMMISSAIRE : Vous étiez la secrétaire particulière de monsieur Palizaud, n'est-ce pas, et aussi la personne qui a découvert le drame, voulais-je dire.

SECRÉTAIRE (*se détournant à demi*) : C'est exact.

(Le commissaire dépose à la verticale la boîte de durex sur le coin du bureau et fait comprendre au public que le cliché patron-secrétaire se confirme une fois de plus)

VICTIME (*au public*) : Difficile de résister à une telle carrosserie, n'est-ce pas ? je plaide coupable, mais on comprendra plus tard... peut-être.

COMMISSAIRE : Reconnaissez-vous ces... accessoires ?

SECRÉTAIRE : Ceux-là ou d'autres.

COMMISSAIRE : Vous étiez très proche de votre employeur.

SECRÉTAIRE : C'est pourquoi je vous prierai, entre femmes, de ne pas l'ébruiter inutilement.

COMMISSAIRE : Vous savez, de nos jours... Et puis, ce qui n'interfère pas dans l'enquête ne me regarde pas... Ce sont les coups de feu qui vous ont alertée ?

SECRÉTAIRE : Le bureau est insonorisé mais se trouve contigu au mien. (*Elle désigne une porte à l'opposé de l'entrée de la pièce*) Je me suis précipitée. J'ai tout de suite compris qu'il n'y avait plus rien à faire pour Pascal.

COMMISSAIRE : N'avez-vous vu personne s'esquiver ?

SECRÉTAIRE : Fascinée par l'horreur, il m'a fallu plusieurs secondes pour réaliser que la porte se refermait tandis que j'ouvrais la mienne.

COMMISSAIRE : N'avez-vous pu identifier la personne qui s'est introduite dans le bureau ? Un détail ? Un ressenti ? Un parfum, une odeur ?

(Elle flaire l'air)

SECRÉTAIRE : Je laisse toujours ouverte ma porte donnant sur le corridor afin de surveiller les allées et venues, filtrer les indésirables, accueillir les visiteurs attendus. Mais je ne suis pas de faction en permanence. Je me souviens, j'étais en train de ranger des dossiers dans mes casiers métalliques. Aussi, je me trouvais de dos à ce moment-là.

COMMISSAIRE : Ce qui laisse à penser que la personne connaissait la maison, ses habitudes et les bruits coutumiers —les volets de vos classeurs, par exemple— ; qu'elle est entrée sans frapper, a tiré à bout portant, est ressortie aussitôt, attendant peut-être que la porte de communication s'entrouvre pour s'éclipser.

SECRÉTAIRE : C'est possible.

(Le-la [rayez la mention inutile] commissaire lance un regard interrogateur à son inspecteur qui répond par un hochement de tête, signifiant qu'il a tout enregistré)

VICTIME : Je confirme cette hypothèse mais, je le répète, je n'ai rien vu de la scène tragique.

COMMISSAIRE (*réfléchissant*) : Ce qui n'élimine pas l'hypothèse —je me dois de tout envisager— l'hypothèse que vous avez fait le tour par la porte principale.

Qui donc m'a tué ?

SECRÉTAIRE (*se cabrant*) : Commissaire, je...

COMMISSAIRE : Je ne vous accuse pas. Toutefois, vous n'avez pas d'alibi, voilà ce que je voulais signifier. Je me dois d'explorer toutes les pistes pour les clore une à une. Je voudrais vous mettre hors de cause.

SECRÉTAIRE (*après un instant*) : Merci. Vous... vous avez raison.

VICTIME : Vétilleuse commissaire. Est-ce la bonne méthode ? Virginie est la dernière personne à en vouloir à mes jours, malgré quelques griefs qu'elle puisse avoir...

SECRÉTAIRE (*ayant réfléchi*) : Je dois vous dire pour ma défense qu'on ne tue pas la poule aux œufs d'or. Ma position était quasi officielle puisque c'est madame Palizaud elle-même qui m'a jetée dans les bras de son mari.

COMMISSAIRE (*relevant brusquement la tête*) : Et vous n'avez pas refusé.

SECRÉTAIRE : Toutes les secrétaires sont amoureuses de leurs bienfaiteurs. J'étais célibataire, indépendante et pas contre une expérience. Il faut préciser que Luciane Palizaud, après deux opérations intimes, ne voulait plus avoir de rapports physiques.

COMMISSAIRE : Joli mécénat... Et pourquoi vous ?

SECRÉTAIRE : Nous nous connaissions depuis dix ans. Elle avait confiance en moi.

COMMISSAIRE : Et ne craignait pas que vous l'emportiez totalement et que son mari demande le divorce... ou que vous l'y poussiez ?

SECRÉTAIRE : S'il s'agit de la boîte ? Ils sont associés à 50/50.

(Petit moment de réflexion)

COMMISSAIRE (*à son inspecteur*) : Nos collègues de la scientifique sont encore dans les locaux ?

INSPECTEUR : Certainement, ils passent tout au peigne fin.

COMMISSAIRE : J'aimerais qu'ils vérifient —de manière à blanchir tout à fait mademoiselle— qu'il n'a pas de traces de poudre sur ses mains.

INSPECTEUR : Je m'en occupe. (*Il sort*)

COMMISSAIRE (*à la secrétaire*) : Combien de coups de feu avez-vous entendu ?

SECRÉTAIRE (*sursautant*) : Oh ! Je voulais ajouter quelque chose et j'ai oublié... Quatre.

COMMISSAIRE : En êtes-vous certaine ?

SECRÉTAIRE : Je suis formelle. Ils résonnent encore dans mes oreilles : trois coups rapprochés, puis un dernier, deux secondes plus tard.

COMMISSAIRE : Quatre coups de revolver. Deux balles ont atteint la victime (*La victime montre les impacts sur sa chemise tachée de sang*) et deux balles perdues. Nos spécialistes n'ont trouvé aucun impact dans les murs ni dans les meubles. Et la baie vitrée située derrière la victime est intacte. Ne trouvez-vous pas cela pour le moins étrange ?

SECRÉTAIRE : Sans doute... Mais je n'y suis pour rien.

COMMISSAIRE : À moins qu'à ce moment-là la baie fût grande ouverte à cause de la chaleur.

SECRÉTAIRE : Puisque vous le dites.

Qui donc m'a tué ?

COMMISSAIRE : Ce n'est pas vous qui l'avez refermée ?

SECRÉTAIRE : Je ne sais pas si elle était ouverte ou fermée. Dans ces moments-là, on ne pense à rien et on ne voit rien d'autre que l'horreur.

COMMISSAIRE : Selon votre témoignage, le criminel n'a pas eu le temps de la fermer lui-même.

SECRÉTAIRE : C'est judicieux, mais je n'ai pas de réponse.

INSPECTEUR (*revenant*) : Julien attend mademoiselle dans la pièce voisine, dès que vous pourrez la libérer.

COMMISSAIRE : J'en ai terminé pour le moment. (*À la secrétaire*) Veuillez rester à la disposition de la police, j'aurai sans doute encore quelques questions à vous poser, après avoir entendu les autres personnes.

SECRÉTAIRE : À votre convenance, commissaire.

(Elle sort derrière l'inspecteur qui adresse un signe entendu à sa patronne, lui signifiant qu'il va introduire la femme de la victime)

VICTIME : Pauvre Virginie. J'aurais dû la ménager davantage.

(Voyant arriver sa femme, il s'esquive)

SCÈNE 4

Commissaire, inspecteur, Luciane Palizaud, puis la victime

INSPECTEUR (*introduisant le témoin n°2*) : Madame Luciane Palizaud.

(Elle s'avance, il retourne à sa table)

COMMISSAIRE : Asseyez-vous, je vous en prie. Je vous présente toutes mes condoléances, madame. Je sais que le lieu n'est pas idéal pour un entretien après un tel drame, mais c'est une nécessité pour l'enquête.

Mme PALIZAUD (*s'assied*) : Désormais, plus rien n'a d'importance pour moi.

COMMISSAIRE : C'est une période très pénible qui demande du temps pour se reconstruire laquelle dépend en partie de l'issue de nos recherches. Nous devons donc faire diligence... Puis-je vous demander, sans vous froisser, où vous vous trouviez aujourd'hui aux alentours de dix-neuf heures ?

Mme PALIZAUD : Vous savez, on ne froisse plus une loque déchiquetée...

(Elle sort un mouchoir, s'en tamponne le coin de l'œil tandis que son époux revient, même aurore boréale verte qu'au début, plus légère)

VICTIME : Une loque à terre, quoi ?

Qui donc m'a tué ?

Mme PALIZAUD : Pardon ?

COMMISSAIRE : Je n'ai rien dit.

Mme PALIZAUD (*même jeu avec l'autre œil*) : Excusez-moi...

VICTIME : J'ai voulu éviter cette rencontre, mais je dois savoir.

COMMISSAIRE : Où vous trouviez-vous, madame Palizaud ?

Mme PALIZAUD : À l'étage au-dessus.

COMMISSAIRE : Seule ou avec quelqu'un de votre personnel qui pourrait le confirmer ?

Mme PALIZAUD : Seule, hélas, je ne pouvais pas prévoir. Je n'ai donc pas d'alibi. Alors s'il vous vient l'idée de m'accuser du meurtre de mon mari, mettez-moi tout de suite en garde à vue et qu'on en finisse.

COMMISSAIRE : Nous n'en sommes pas là. Il me faut juste vérifier l'emploi du temps de chacun dans cette maison, c'est la procédure.

Mme PALIZAUD : En un ou deux mots ?

COMMISSAIRE : Pardon ?

Mme PALIZAUD : Procès dur ou procédure. Ce n'est pas de l'humour mais de la dérision, du désespoir déguisé. Nous avons une entreprise qui fonctionnait bien à deux, chacun son domaine. Seule, je ne pourrai pas assumer. Que décidez-vous, commissaire ?

COMMISSAIRE : Rien car l'enquête n'en est qu'à ses débuts. Nous n'avons entendu que... la personne qui a découvert la victime.

Mme PALIZAUD : La salope ?

COMMISSAIRE : Pardon ?

Mme PALIZAUD : Vous avez déjà employé ce mot deux fois.

COMMISSAIRE (*éberluée puis caustique*) : Votre percutante répartie ne m'a pas laissée le loisir d'élaborer une réplique moins spontanée. Préférez-vous la formule : « plaît-il ? »

Mme PALIZAUD : Ça fait aussi vieille France que votre... « diligence ».

COMMISSAIRE : Je vois. Pourquoi ce qualificatif sans concession envers *votre* secrétaire ?

Mme PALIZAUD : Parce qu'elle a dragué et séduit mon époux.

(Mines de la victime)

COMMISSAIRE : N'est-ce pas vous qui l'avez embauchée ?

Mme PALIZAUD : Tout à fait. Vous êtes déjà fort bien renseignée.

COMMISSAIRE : Merci, c'est mon job.

Mme PALIZAUD : Je sais ce que vous allez me rétorquer car elle n'a pas pu se retenir de déblatérer.

COMMISSAIRE : Comme un chameau.

Mme PALIZAUD : Oui, un chameau, pour être polie.

COMMISSAIRE : Ou une chamelle puisque ce sont ces animaux qui blatèrent, voulais-je dire.

Mme PALIZAUD : Je ne vois pas où vous voulez en venir.

COMMISSAIRE : Peu importe. J'aimerais cependant avoir votre version.

Qui donc m'a tué ?

Mme PALIZAUD : Ce ne peut être que la même.

COMMISSAIRE : Dans ce cas, ce mot doux n'est pas justifié.

Mme PALIZAUD : Vous êtes une femme, madame LE commissaire, vous devriez comprendre une femme à mi-mot.

COMMISSAIRE : Mi-mot est un bel euphémisme (*se lève*). Oh ! je suis bien une femme ; d'ailleurs, excusez-moi : une petite urgence... toute féminine.

(Elle adresse un signe à son inspecteur et sort, croisant, sans le savoir, la victime qui change de place)

VICTIME : Bien fait de revenir, moi, et pas au bout de mes surprises.

INSPECTEUR (*prenant la place de sa patronne*) : Reprenons : vous introduisez une chaude salope auprès de votre séduisant macho. Vous ne pouvez en ignorer les conséquences.

Mme PALIZAUD : Non, puisque provoquées. Cette pétasse n'était qu'en CDD. Il était convenu qu'elle dégage le mois prochain pour rejoindre son boy friend en Australie. C'était, en quelques sorte une thérapie programmée afin de réactiver à mon profit ultérieur une fonction en léthargie chez mon mari depuis des mois.

INSPECTEUR : En clair : vous ne baisiez plus.

Mme PALIZAUD : Si vous préférez le langage cru.

INSPECTEUR : Et le CCD s'est transformé à votre insu en CDI.

Mme PALIZAUD : Oui, Copulation avec Durex Indéterminée.

INSPECTEUR : Et l'Australien ?

Mme PALIZAUD (*se levant*) : Rupture unilatérale ou prétexte bidon.

COMMISSAIRE (*revenant*) : Et alors ?

Mme PALIZAUD : Je l'ai tué. (*De deux doigts, mimant un revolver et tirant sur l'inspecteur*) Pan ! Pan ! Pan ! (*puis elle tend ses poignets au commissaire de retour. L'inspecteur revient à sa petite table, un peu éberlué*) Vous pouvez me passer les menottes.

COMMISSAIRE : Combien de balles avez-vous tirées ?

Mme PALIZAUD : Je ne sais plus : deux, trois, quatre, tout le chargeur.

COMMISSAIRE : Comment vous êtes-vous procurée cette arme ?

Mme PALIZAUD : C'était celle de mon mari.

(Nouvelle réaction stupéfaite de l'ectoplasme)

COMMISSAIRE : Comment vous en êtes-vous débarrassée ?

Mme PALIZAUD : Je l'ai jetée dans le fleuve par une fenêtre.

INSPECTEUR : Laquelle ?

Mme PALIZAUD : Rafale de questions, vous m'étourdissez ! Je ne sais plus. Une fenêtre ou l'autre ! Je n'ai pas attendu. Je suis remontée à l'étage. Ça ne vous suffit pas que j'avoue ? Vous faut-il des aveux écrits ? Qu'à cela ne tienne.

(Elle saisit une feuille et un stylo sur le bureau, s'assied et écrit nerveusement)

Qui donc m'a tué ?

COMMISSAIRE : Ce n'est pas la peine, nous en savons suffisamment.

Mme PALIZAUD : Je suis inculpée.

COMMISSAIRE : Pas pour l'instant. Je vous demande seulement de rester dans vos locaux, tant que je n'en aurai pas avisé monsieur le juge. Sans toutefois communiquer avec les autres témoins ; un agent vous escortera.

(Sur un signe impératif du commissaire, l'inspecteur invite Mme Palizaud à quitter la pièce. Il lui ouvre la porte. Son ex-mari est allé s'asseoir sur une chaise, à l'écart. Il, fait des mimiques, mi sidéré mi fataliste, hoche la tête)

COMMISSAIRE : Ah ! encore une petite question (*Mme Palizaud se fige, se retourne*). C'est vous qui avez refermé la baie vitrée après vos coups de feu mortels ?

Mme PALIZAUD : Peut-être, par réflexe quand je suis descendue, attirée par le remue-ménage. Vous y trouverez certainement partout mes empreintes qui ne datent pas d'hier.

COMMISSAIRE : Merci pour le conseil... et votre franchise. Vous resterez à portée de voix, je vous prie.

Mme PALIZAUD : Dois-je me préparer un petit « baise-en-ville » pour la garde à vue ?

COMMISSAIRE : À tout hasard.

(Mme Palizaud sort. L'inspecteur repousse la porte, revient au centre)

SCÈNE 5

Victime, commissaire, inspecteur

COMMISSAIRE : Qu'en pensez-vous, Sylvain ?

INSPECTEUR : Trop polie et trop dispersée pour être honnête. Incohérente. Elle nous cache quelque chose.

COMMISSAIRE : Elle veut noyer le poisson.

INSPECTEUR : Elle protège quelqu'un.

COMMISSAIRE : C'est aussi mon sentiment.

INSPECTEUR : Quant aux versions de ces deux femmes, elles divergent totalement.

COMMISSAIRE : En un mot ?

INSPECTEUR : Pardon ?

COMMISSAIRE : Dix verges ! C'est de l'humour étant donné que notre homme a été homicidé — comme on disait autrefois — et ne pourra plus tirer ni l'une ni l'autre. (*Réaction de la victime*) Venez, nous allons nous offrir un petit noir avant d'attaquer le témoin suivant ; qui est ?

Qui donc m'a tué ?

INSPECTEUR : L'associé ! Oui, car les époux ne sont plus à 50/50 dans l'affaire. Elle nous a menés en bateau. Le troisième larron possède 30% des parts.

COMMISSAIRE : Quel imbroglio ! Je pense que c'est le détail involontairement oublié par la secrétaire. On n'est pas au bout de nos peines.

INSPECTEUR : Ni de nos surprises.

(Ils sortent en riant)

VICTIME : Vous voyez, y a pas que moi !

SCÈNE 6

La victime

VICTIME : Hé bien... Hé bien... On en apprend tous les jours. Si je n'étais pas mort, je m'offrirais volontiers une petite syncope, voire un bel AVC.

Il me faut donc rétablir la vérité... Ma vérité. À l'origine, nous étions en effet à 50/50 avec... ma veuve... ou mon ex-femme, comme on voudra. Afin de nous donner les moyens d'agrandir notre entreprise, nous avons cherché un investisseur. Qui mieux que son cousin au deuxième degré pouvait faire l'affaire. Nous lui avons cédé chacun 15%. Ça ne sortait pas de la famille et nous gardions la majorité.

Voilà la stricte vérité.

J'en vois qui n'ont pas l'air totalement convaincu. On pourra vérifier dans les archives.

Quant à l'embauche de Virginie, c'est moi qui l'ai décidée, parmi une demi-douzaine de CV... Oui, d'accord, après une première sélection de ma femme. Je ne pouvais pas être au four et au moulin ; chacun ses prérogatives.

(Allant vers les spectateurs)

Attends, tu sous-entends que le choix aurait été orienté ? Oui, toi, au deuxième rang ; te retourne pas vers les autres à jouer les innocents. Si-si, j'ai bien compris tes mimiques. Orienté, et quand bien même ! Qui n'aimerait pas être orienté de la sorte ? Mieux vaut une secrétaire gironde qu'une matrone moustachue.

(Il s'écarte et revient)

T'es pas d'accord avec moi ? Bon, bah, tu vois, on peut s'entendre...

Et puis, Virginie n'était pas obligée de répondre à mes courtoises avances. Car je n'ai pas poussé mon avantage. Pour ne rien te cacher... ni à tous les autres... *(geste large vers le public)* C'est

un peu personnel mais, depuis un bout de temps, ma femme est devenue quelque peu frigide. Bon, ça, c'est dit. Alors faut ce qu'il faut, on n'est pas de bois et comme disait DSK... Donc, comme il disait : « on a des métiers très durs, il faut de temps en temps décompresser ».

Mais ça ne solutionne pas mon problème : qui donc m'a tué ?

(Un petit aller-retour dans la pièce où il ne peut plus saisir les objets. De son fluide, doigts tendus, il tente de renverser un vase étroit ne contenant qu'une fleur [au choix] sur le coin du bureau, en vain. Au public)

Non, je m'amuse !... Mais la psychokinèse, c'est pas évident, ça demande de l'entraînement. Que voulez-vous, je débute.

Vous avez suivi comme moi les interrogatoires. Toutes deux ont menti, je suis bien placé pour le savoir. Pourquoi ? Mystère. Ma femme s'accuse très maladroitement de mon assassinat. Pourquoi ? Je suis comme vous, je n'en ai pas la moindre idée. Quel est son intérêt ? Détourner les soupçons ? De qui, et pourquoi ?

Si quelqu'un parmi vous a une théorie, il peut nous en faire part. Oui, je vous écoute...

[Là, c'est de la pure improvisation, en fonction des réactions du public. C'est ça le stand up, même post mortem !...]

Et puis, cette douleur que j'avais sous l'épaule gauche... Non, merci, je ne sens plus rien, désormais. D'être mort, c'est le seul avantage : on ne souffre plus. Était-ce un début d'infarctus ? Si l'assassin avait pu en être informé, il se serait peut-être abstenu de me trucider... et je m'en serais peut-être sorti... Allez savoir !

Ah ! notre commissaire et son jeune inspecteur sont de retour. Je leur cède la scène. Ils vont sans doute nous en apprendre davantage.

SCÈNE 7

Commissaire, inspecteur, M Marquignon, la victime

INSPECTEUR : Entrez- monsieur Marquignon, asseyez-vous.

MARQUIGNON : Je préfère rester debout.

INSPECTEUR : Vous pouvez vous poser sans crainte, il n'y a plus aucune trace de sang.

MARQUIGNON (*désignant le fauteuil visiteur proposé*) : Car c'est sur ce siège que...

INSPECTEUR : Comment le savez-vous ?

MARQUIGNON : C'est vous qui l'avez suggéré, commissaire : fauteuil-sang, j'en déduis...

Qui donc m'a tué ?

INSPECTEUR : Laissez-nous déduire, monsieur Marquignon, c'est notre travail (*Il lui place la main sur l'épaule pour qu'il s'asseye*). Répondez juste aux questions de madame le commissaire.

MARQUIGNON (*esquissant le geste réprimé de se redresser*) : Parce que vous n'êtes pas le Co...?

INSPECTEUR : Je suis inspecteur de police (*Il désigne sa supérieure comme si c'était un dragon*)
C'est madame le Commissaire qui dirige l'enquête.

MARQUIGNON : Alors vous...

COMMISSAIRE (*s'asseyant dans le fauteuil directorial*) : Monsieur Marquignon, vous arrive-t-il de terminer vos phrases ?

MARQUIGNON : Pourquoi, je...

COMMISSAIRE : Oui. C'est la cinquième fois que vous esquissez votre propos sans l'achever. Cela nous faciliterait votre interrogatoire et nous éviterait les forceps, si vous pouviez vous concentrer pour concrétiser votre pensée.

(De ses paumes moites, Marquignon se frotte les cuisses et ricane nerveusement)

Oui, qu'y a-t-il ?

MARQUIGNON : Non, voilà... c'est bête, je pensais juste à Julie Lescaut. Vous connaissez cette vieille série policière

COMMISSAIRE : Merci pour la vieille comparaison. Je constate que vous avez de solides références. Revenons à la réalité. Où étiez-vous ce jour, vers 19 heures ?

MARQUIGNON : Vous tenez vraiment à ce que je vous réponde ?

COMMISSAIRE : En voilà une question ! Toutefois il faut reconnaître que c'est votre première phrase complète, et avec la forme interrogative, en sus.

INSPECTEUR : Nous croyons qu'il est dans votre intérêt que vous coopériez, monsieur Marquignon.

MARQUIGNON (*hésite*) : Hé bien, pour tout vous dire... puisque vous y tenez... j'étais au p'tit coin... aux toilettes, quoi.

INSPECTEUR : En général, ce n'est pas un lieu où l'on s'attarde à moins d'être chez soi, d'aimer la lecture, ou d'être constipé.

MARQUIGNON : Aucun des trois. Je vais vous répondre franchement, inspecteur : gastro. Est-ce une réponse suffisante ? Et, pour cette raison, je souhaiterais ne pas trop m'attarder, comprenez-vous ?

INSPECTEUR : Tout à fait, mais cela dépendra de votre collaboration.

MARQUIGNON : Vous voulez me cuisiner sous la contrainte.

COMMISSAIRE : À quelle heure êtes-vous sorti des commodités ?

MARQUIGNON : Un quart d'heure, vingt minutes après y être entré. Je n'ai pas chronométré.

INSPECTEUR : Bien entendu, vous ne devez bénéficier d'aucun témoin pour corroborer vos dires.

MARQUIGNON : Hélas, on se rend rarement à plusieurs dans ces endroits et il n'y a pas encore de pointeuse. En revanche, ça me revient, je peux vous préciser l'heure : 19h25.

INSPECTEUR : Comment pouvez-vous être aussi précis ?

Qui donc m'a tué ?

MARQUIGNON : Laisant passer la... tempête, je m'occupais les mains en faisant un jeu débile sur mon smartphone que j'ai éteint à 19h23 ; le temps de me...

COMMISSAIRE : Pour cette fois, je vous dispense de terminer votre phrase.

INSPECTEUR : Où se situent les chiottes que vous avez monopolisées.

MARQUIGNON : Oh ! quel vocabulaire, inspecteur ! Au rez-de-chaussée.

INSPECTEUR : Vous n'avez rien entendu de bizarre ?

MARQUIGNON : Vous voulez parler des coups de feu ? J'ai pensé qu'il s'agissait d'une moto qui avait des ratées.

INSPECTEUR : Cette moto a fait combien de ratées ?

MARQUIGNON : À vue de nez... ou du moins d'oreille : une demi-douzaine. (*Fermant les yeux pour se concentrer*) Dam-Damm... Dadam ! Quatre peut-être, seulement.

INSPECTEUR : Vous avez une bonne mémoire auditive. Qu'avez-vous fait alors ?

MARQUIGNON : Je n'étais pas totalement libéré de mes soucis. Quand je suis sorti, c'est l'hôtesse d'accueil qui m'a dit avoir entendu de drôles de pétarades à l'étage.

INSPECTEUR : Vous avez fait le rapprochement avec votre moto.

MARQUIGNON : Non, je n'y ai pas pensé une seconde. Mes intestins mobilisaient encore toute mon attention, au risque d'une récurrence. Je ne pensais que filer à la pharmacie voisine pour acheter de l'Imodium et...

INSPECTEUR : Sage précaution

MARQUIGNON : C'est au retour de celle-ci que la police est survenue et que j'ai appris la terrible nouvelle.

COMMISSAIRE : Vous n'avez pas l'air plus affecté que cela.

MARQUIGNON : Je suis encore sous le premier choc, anesthésié. Vous savez comment c'est, le contre-coup survient une heure après ou le lendemain. Pauvre cousine... Vous avez une idée de celui qui aurait pu commettre ce crime ?

INSPECTEUR : Nous tenons une piste, mais vous ne nous permettez pas de beaucoup progresser. 19h25 moins vingt minutes, égal 19h05. Où vous trouviez-vous juste avant votre alerte viscérale ?

MARQUIGNON : À la machine à café.

COMMISSAIRE : Seul ?

MARQUIGNON : Caroline, elle est chargée des commandes en France, elle venait de jeter son gobelet. On s'est croisés.

COMMISSAIRE : Inspecteur, veuillez aller vérifier ce détail, avant que nous ne l'oublions.

INSPECTEUR (*comprenant le signal*) : Tout de suite, commissaire.

MARQUIGNON : Vous n'allez pas me laisser seul avec...

INSPECTEUR : Ne craignez rien, madame le commissaire n'aime pas les hommes...

(*Il sort*)

MARQUIGNON (*rigolard*) : Dommage, dommage.

Qui donc m'a tué ?

COMMISSAIRE : Quoi donc ?

MARQUIGNON : Que vous n'aimiez pas les...

COMMISSAIRE (*agacée*) : Vie privée.

MARQUIGNON : Je vous trouve fort attirante et...

COMMISSAIRE : Ne nous dispersons pas. Poursuivons, monsieur Marquignon, si vous voulez bien. Vos... cousins, quel couple formaient-ils ?

MARQUIGNON : Uni, normal.

COMMISSAIRE : Savez-vous où Pascal Palizaud rangeait son revolver ?

MARQUIGNON : J'ignorais qu'il en possède un.

COMMISSAIRE : « J'ignorais qu'il en possédât un » (A accent circonflexe t), imparfait du subjonctif, ou bien, on peut admettre aussi : « j'ignorais s'il en possédait un ». Mais ça n'a guère d'importance. Dans quel tiroir ?

MARQUIGNON : À portée de main, s'il en... avait un. Je n'étais pas au courant, je vous dis.

COMMISSAIRE : Ma digression sur la concordance des temps m'a distraite. (*Marquignon semble éberlué*) Vous êtes joueur monsieur Martignon ?

MARQUIGNON : Heu !... Pas vraiment.

COMMISSAIRE : Fumeur ?

MARQUIGNON : Ça oui, un paquet par jour. Si vous connaissez un moyen efficace de...

COMMISSAIRE : Vous ne pouvez le cacher.

MARQUIGNON : Comment le savez-vous ?

COMMISSAIRE : Vos doigts vous trahissent. Tueur ?

MARQUIGNON : J'ai jamais touché une arme à feu. À quoi rime ce jeu sinistre ?

COMMISSAIRE : Scène de crime, jeu de rimes. J'aurais aussi bien pu dire : dragueur, collectionneur, calculateur.

MARQUIGNON : Vous avez des méthodes plutôt particulières.

COMMISSAIRE : Originales ; c'est ce qui fait mon charme.

MARQUIGNON : M'autorisez-vous à retourner aux v.c. ?

COMMISSAIRE : W.C. : water closet. Filez mais ne quittez pas vos locaux.

MARQUIGNON : Je n'ai aucune envie de m'éloigner des sanitaires de plus de vingt mètres.

COMMISSAIRE : Ne phrasez plus sinon vous réduisez à néant votre alibi.

MARQUIGNON : Merci, madame le commissaire.

(Il sort promptement. Elle pousse un long soupir)

VICTIME : On remarquera que je ne suis pas intervenu une seule fois. C'est pourtant pas l'envie qui m'en manquait !

SCÈNE 8

Commissaire, inspecteur, victime

(Madame le commissaire reste songeuse. Après quelques secondes, reparait l'inspecteur)

COMMISSAIRE : Alors, Sylvain, qu'en est-il ?

INSPECTEUR : La dénommée Caroline —fort charmante au demeurant— se souvient parfaitement avoir croisé Marquignon à la machine à café. Ou plus précisément, elle l'a évité, dit-elle, avec « ses blagues lourdingues de rentre dedans », mais sans confirmer à la minute près l'heure de l'esquive.

COMMISSAIRE : À ce propos, vous auriez pu éviter de me faire passer pour une lesbienne.

INSPECTEUR : Désolé, commissaire, mais j'ai voulu désarçonner le bonhomme qui semble avoir le sang chaud.

COMMISSAIRE : Panza.

INSPECTEUR : Pardon ?

COMMISSAIRE : Sancho Panza. Don Quichotte. Laissez tomber, je sais ce n'est pas drôle. Comment se fait-il qu'il y ait autant d'employés au labeur dans cette entreprise, à cette heure tardive ?

INSPECTEUR : Je le lui ai justement demandé...

COMMISSAIRE : Je trouve que, dans vos répliques, vous utilisez beaucoup d'adverbes, Sylvain.

INSPECTEUR : Ah ! bon. Est-ce gênant ?

COMMISSAIRE : Pas plus que ça. Mais ça alourdit le dialogue. Toutefois, c'est moins pénible que les « ben, voilà », les « en fait », les « j'veux dire », les « au jour d'aujourd'hui » et autres expressions toutes faites, mal faites, qui m'horripilent.

INSPECTEUR : À l'avenir j'y prendrai garde. Donc... Ils pratiquent les horaires décalés et fluctuants. Certains préfèrent arriver tôt, avant les embouteillages ou après avoir déposé les enfants à l'école. D'autres, qui habitent loin, veulent laisser les bouchons se résorber et commencent à dix ou onze heures. Ainsi, il y a toujours du personnel pour répondre ou accueillir livreurs et clients.

COMMISSAIRE : Ce n'est pas idiot.

VICTIME *(revenant... dans la lumière)* : Je ne vous le fais pas dire...

COMMISSAIRE : Vous avez encore utilisé les verbes « faire » et « dire » qu'on met à toutes les sauces.

INSPECTEUR : Moi ?

COMMISSAIRE : Ça ne peut pas être moi.

(Tous deux cherchent dans la pièce s'il n'y aurait pas un intrus, reviennent bredouilles et intrigués pendant la réplique suivante)

VICTIME : C'est moi qui ai instauré le système : souplesse et efficacité. Il suffit que chacun programme à l'avance ses heures de présence sur le planning informatique en remplissant les créneaux. Mais si on revenait à mes moutons ?

COMMISSAIRE : Revenons à nos moutons. Vous avez collecté les interrogatoires du personnel ?

INSPECTEUR : Oui, commissaire. Nos trois adjoints ont fait du bon... oh ! pardon... ont bien travaillé. Les renseignements se recourent. Nous verrons leurs comptes rendus détaillés, mais je vous résume :...

COMMISSAIRE : Je suis tout ouïe, Sylvain.

VICTIME : Tout ouïe aussi ! Les grands esprits se rencontrent... Enfin, il y a esprit et esprit.

INSPECTEUR (*à part, après une seconde d'étonnement*) : On dirait qu'il y a de l'écho. (*Se ventouse les oreilles avec les paumes*) Faudra que je consulte mon ORL.

COMMISSAIRE : Un problème Sylvain ?

INSPECTEUR : Non, non, les oreilles me sifflent, c'est tout... Sur huit personnes interrogées, sept ont perçu des détonations.

COMMISSAIRE & VICTIME : Qui est la huitième ?

INSPECTEUR : Une certaine Bhâle Annie, ça ne s'invente pas (*mime le geste d'intervertir les mots*), qui se trouvait au sous-sol, près de la chaudière.

VICTIME (*au public*) : Logique, elle est chargée de la gestion des stocks.

COMMISSAIRE : En ce qui concerne le nombre de coups de feu ?

INSPECTEUR : Quelques divergences ou hésitations, mais la majorité s'est ralliée à quatre.

COMMISSAIRE : Dont deux balles perdues. Avec la nuit, inutile de fouiller les alentours. Les scientifiques reprendront les recherches demain à l'aube. Des remarques particulières ?

INSPECTEUR : Tous sont choqués par le drame, ils regrettent leur patron...

VICTIME : Ça c'est touchant... mais les partants sont toujours auréolés.

INSPECTEUR : Toutefois, en filigrane, sans révélations fracassantes, on peut sentir une certaine retenue comme s'ils s'étaient attendu qu'un jour, il se passe quelque chose de semblable.

(Mimiques de la victime)

COMMISSAIRE : J'aimerais bien savoir pourquoi... Pour finir, je cuisine la directrice de l'export, tandis que vous vous chargez du fils et de la fille de la victime.

INSPECTEUR : D'accord. Encore un détail important, commissaire : personne n'a remarqué la présence d'un ou plusieurs inconnus entre 18h30 et 19h30. Confirmé par la fille de l'accueil.

COMMISSAIRE : Ce qui laisserait à penser qu'on doit se cantonner au cercle familial et professionnel de l'entreprise. Vous pourrez libérer tout le monde, avec consigne de présence obligatoire demain à neuf heures pour tous ceux qui étaient sur les lieux aujourd'hui. Toutes les identités ont été relevées.

Qui donc m'a tué ?

INSPECTEUR : L'agent Decase s'en est chargé. Dix-sept personnes en tout.

COMMISSAIRE : Très bien. Nous établirons tous les deux un petit bilan en rentrant au commissariat. Pour le reste, il fera jour demain ; comme disait ma grand-mère.

INSPECTEUR : Absolument, commissaire.

(Il sort)

VICTIME : Hé bien moi, je passerai ma première nuit d'ectoplasme à prospecter dans tous les recoins, c'est l'avantage de n'avoir plus la nécessité de dormir et celui d'être nyctalope. Ah ! voilà Viviane.

SCÈNE 9

Commissaire, directrice de l'export, victime

COMMISSAIRE : Bonsoir, madame Viviane Lherbier. Prenez un siège, je vous prie.

DIR. EXPORT : Lequel ?

COMMISSAIRE : Celui qui vous agréera.

DIR. EXPORT : Je n'ai aucune préférence, sinon de rester debout.

COMMISSAIRE : Comme il vous plaira. Vous êtes donc la directrice générale de l'export.

DIR. EXPORT : Exactement.

COMMISSAIRE : Née sous le signe de la balance

DIR. EXPORT : Oui, mais quelle importance ?

COMMISSAIRE : Aucune, aucune... Qu'exportez-vous ?

DIR. EXPORT : Un label... Un label de qualité.

COMMISSAIRE : Mais encore, si vous pouviez m'éclairer un peu sur les activités de cette société ?

DIR. EXPORT : Le « made in France », image de marque chère à certains politiques. Nous avons créé le logo « made in France, best quality », très design, que vous avez pu remarquer un peu partout dans nos locaux. Nous l'apposons sur tous les produits qu'on nous confie, aussi bien dans l'hexagone que pour l'étranger qui représente d'ailleurs 80% de notre activité.

COMMISSAIRE : Testez-vous, faites-vous tester ces produits ou vous contentez-vous de la garantie fabricant ?

DIR. EXPORT : Tout dépend du fournisseur, de sa notoriété, de son ancienneté et de plusieurs autres paramètres qui entrent en ligne de compte, évidemment. Il y en a certains dont il serait vexant de douter, mais nous donnons à vérifier les nouveaux par des organismes indépendants.

COMMISSAIRE : Et la haute qualité française s'exporte bien.

DIR. EXPORT : Le luxe à la française, c'est comme la voiture allemande, ça ne connaît pas la crise.

COMMISSAIRE : Ce sont donc des produits que vous vendez plus cher à l'extérieur.

DIR. EXPORT : Très cher, commissaire. Nous avons tenté de baisser certains prix afin de rivaliser avec la concurrence. Mal nous en a pris, comme si nous trahissions la confiance du client. Nous garantissons dix ans les produits non périssables. Nous n'enregistrons guère de retour, mais remplaçons gracieusement les défectueux.

COMMISSAIRE : L'éventail de votre catalogue doit être assez large.

DIR. EXPORT : Très large.

COMMISSAIRE : Vous vendez des voitures françaises ?

DIR. EXPORT : Non, trop problématique.

COMMISSAIRE : Votre job vous passionne.

DIR. EXPORT : En effet.

COMMISSAIRE : Ainsi, vous vous trouvez face à une nouvelle problématique avec la disparition de votre patron.

DIR. EXPORT (*ramenée brusquement à la réalité*) : Oui, c'est horrible... horrible. Puis-je m'asseoir ?

COMMISSAIRE : Je vous en prie. Avez-vous quelques soupçons ?

DIR. EXPORT : *Ex abrupto*, non.

COMMISSAIRE : Un concurrent qui voudrait s'imposer sur le créneau haut de gamme ?

DIR. EXPORT : Il n'y en a pas vraiment, nous avons quelques longueurs d'avance dans ce domaine. Et il y a de la place sur le marché international.

COMMISSAIRE : Des rivalités internes ? Des coups bas ? Une dissidence ?...

DIR. EXPORT : Je ne m'occupais pas de cela. Mon boulot m'accaparait pleinement. Nous progressons de dix à quinze pour cent par an.

COMMISSAIRE : Des affaires personnelles chez monsieur Pascal Palizaud ?

DIR. EXPORT : Je vous ai dit que je me concentrais sur ma mission. Chacun ses petits et ses gros soucis.

COMMISSAIRE : Ce qui laisserait supposer qu'il pût y avoir des malversations, des petits arrangements, des magouilles qui auraient déplu ?

DIR. EXPORT : Pas du tout, je n'ai pas dit cela. La boîte tournait à plein régime, on allait recruter. Tout le monde avait intérêt à ce que cela continue.

COMMISSAIRE : Alors une erreur de cible, par exemple, un fournisseur lésé ?

DIR. EXPORT : Je n'en ai aucune idée. C'est vous qui êtes chargée de l'enquête, pas moi. Trouvez le ou les coupables au plus vite, c'est tout ce que je vous demande... Notre situation risque de se dégrader très vite. Et... (*soudain fébrile*) Je me demande ce que nous allons devenir.

Qui donc m'a tué ?

COMMISSAIRE : C'est une question à laquelle je ne peux pas vous répondre. Madame Palizaud est-elle en mesure de poursuivre seule la succession ?

DIR. EXPORT (*sortant son mouchoir*) : Pas les épaules ni le charisme.

COMMISSAIRE : Avec l'aide de son cousin Marquignon qui tient des parts dans l'affaire.

DIR. EXPORT (*se redresse*) : Celui-là ? Un arriviste incapable, un esbroufeur, un looser ! Oubliez...

COMMISSAIRE : Le fils ?

DIR. EXPORT : Manque d'expérience.

COMMISSAIRE : Un repreneur ?

DIR. EXPORT : Je n'en sais rien (*Elle s'essuie les yeux*)... Voyez-vous, commissaire, je suis une mère célibataire avec une petite fille de cinq ans. C'était déjà dur de tout concilier. Si je perds cette place...

COMMISSAIRE : Nous n'en sommes pas là.

DIR. EXPORT : Si, précisément. Je connais les rouages d'une telle mécanique et de celle-là en particulier. Sans le turbot, ça devient vite une deux-chevaux poussive. Et à notre époque, le folklore baba-cool, ce n'est plus concevable. La horde des 4x4 va nous laminer en moins de trois mois.

COMMISSAIRE : Monsieur Palizaud était donc un turbot.

VICTIME : Je ne vous l'ai pas soufflé !

DIR. EXPORT : Vous avez deviné, commissaire. Même s'il n'avait pas que des qualités, il faut une sacrée personnalité pour gérer une telle entreprise, tributaire de la fluctuation des marchés, de la versatilité des fournisseurs et des clients. Il savait passer à travers les obstacles, renifler les filons, prendre des coups mais en donner davantage. Comment ? je l'ignore, mais dans cette foire d'empoigne mondiale, il faut se défendre en permanence et attaquer à outrance.

COMMISSAIRE : Je n'en doute pas. Ne croyez-vous pas que ce pourrait être la motivation de l'assassin : éliminer le leader ?

DIR. EXPORT : Désormais, je vous avoue que je m'en fous... contrefous. Tout ce que je constate, c'est que je vais perdre un emploi qui me convenait parfaitement et que je ne pourrai assurer mes charges, mes échéances : l'appartement, ma nouvelle voiture, ma fille et...

COMMISSAIRE : Pourtant, vous ne manquez pas d'énergie, vous avez du battant. « Struggle for life », disent les Anglais. Moi, j'ai confiance en votre détermination. Vous vous en sortirez quoi qu'il arrive, d'autant que cette entreprise n'est pas sur le chemin de la faillite que je sache. Il y a aussi les héritiers.

DIR. EXPORT (*à bout de nerfs*) : Vivien et Venice ? Gentils, assez brillants mais trop minots, trop tendres encore. Ils se feraient bouffer en un rien de temps.

COMMISSAIRE : Pourtant, en informatique, ils sont plus doués que les générations précédentes. Et un consortium : madame Palizaud, le *tchatcheur*, les deux jeunes et vous-même, ça devrait constituer une équipe dirigeante solide et performante, non ?

Qui donc m'a tué ?

DIR. EXPORT : Peut-être... peut-être, mais chez une hydre tentaculaire, une tête dominante est indispensable...

COMMISSAIRE : Dans l'urgence de survie, elle se révélera, je n'en doute pas.

DIR. EXPORT (*désemparée*) : Je ne sais pas... Mais je voulais vous dire aussi... J'ai un autre problème, majeur... Je suis enceinte.

VICTIME (*bondissant soudain*) : Qui est le père ?

COMMISSAIRE (*ravalant la même question*) : Qui... Vous avez quelqu'un pour garder la grande pendant l'accouchement ?

DIR. EXPORT : Personne de la famille. Une amie. Vous comprenez, commissaire, que ma situation n'est pas simple. Alors, ce coup dur...

COMMISSAIRE : On ne vous laissera pas dans le besoin.

DIR. EXPORT : Merci...

(Le téléphone de la directrice de l'export sonne. Elle l'extrait de son sac, le met en fonctionnement, écoute)

DIR. EXPORT : Excusez-moi... Oui, oui, Raïsa. J'ai été retardée... Non. Tout va bien ?... Donnez-lui le bain. Je serai rentrée dans une demi-heure (*elle « raccroche »*) C'est la nounou qui s'inquiète.

COMMISSAIRE : Restons-en là pour ce soir, voulez-vous. Rentrez vite. Reposez-vous un peu, je reste à votre disposition. Si un détail vous revient, demain, vous aurez la priorité à quelque heure que vous arriviez. Ça ne peut être pire ; pensez à vous apaiser, à vous reconstruire. Au revoir.

DIR. EXPORT : Au revoir, commissaire.

(Elle sort)

COMMISSAIRE (*songeuse*) : La pauvre... Ça s'appelle : dégâts collatéraux. J'ai failli craquer aussi. J'aimerais bien savoir qui est le père de l'enfant.

VICTIME : Pas tant que moi. Bon, je vais faire ce que j'ai dit. Bonne nuit, commissaire.

(Il sort)

COMMISSAIRE : Bonne nuit.

(Elle dresse l'oreille, marque un temps d'arrêt, regarde autour d'elle, ne remarque rien, évidemment)

Moi aussi, je suis fatiguée.

(Elle prend ses affaires et sort. NOIR. Musique)

ACTE II SCÈNE 1

(Madame le commissaire est déjà assise au bureau directorial, absorbée dans la lecture de feuillets quand survient l'inspecteur. Elle lève le nez et replonge aussitôt)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

DEMO : 26/53 pages